

Devenir

Je suis née en Italie, le 25 mars 1959, dans une petite ville du Piémont, Vercelli, nommée, dans la Divine Comédie, chant XXIIIème de l'Enfer, pour avoir donné naissance à Pier da Medicina. J'ai grandi à Baveno, sur le Lac Majeur où j'ai appris l'histoire de ma famille. C'est le lien de ma mémoire positive.

À quatre ans, j'ai appris à lire et écrire en caractères carrés et à regarder le monde avec des yeux d'enfant ; c'est-à-dire à tout voir. J'ai été inscrite à l'école primaire de Vercelli. C'était ma première séparation de l'espace aimé : le Lac.

C'est à l'école primaire que j'ai développé une véritable passion pour l'histoire, mais aussi à « écouter comment on raconte l'histoire ». Cette capacité à tendre l'oreille s'est enrichie en écoutant les amis de mon grand-père maternel raconter les guerres auxquelles ils avaient survécu. J'ai grandi avec une génération qui a vécu et survécu aux deux boucheries les plus destructrices du vingtième siècle. J'ai, bien plus tard, compris que j'avais été confrontée, toute petite, non pas aux contes de fées mais aux récits des hommes qui venaient voir mon grand-père, né en 1899, comme le dernier survivant d'un monde disparu. Psychiquement, mon grand-père n'a pas survécu. Il s'est seulement maintenu en surface après la première guerre. La seconde guerre mondiale l'a achevé, ainsi que son univers.

Quand je suis entrée au collège, je n'ai pas pu m'intégrer dans l'école publique, trop grande, trop réelle, trop violente à mes yeux. J'avais l'impression d'aller à la guerre. J'ai été dirigée vers « Sainte-Marguerite », le mythique pensionnat de la ville, voué depuis le XVIIème siècle à l'éducation des jeunes filles de « bonne famille ».

Dans ce lieu, la guerre s'est effacée !

Tout à coup, et par contrecoup, je me trouvais au milieu de jeunes-gens ; moi, seule et unique enfant de deux familles. J'avais intégré une sorte de fratrie. Tout à coup, dans ma vie, il y avait des enfants vivants. J'étais une enfant survivante qui découvrait qu'il y avait d'autres histoires d'enfants que la mienne. C'est cela qui m'a sauvée !

Dans ce collège, je plongeais dans la philosophie, le latin, la musique ; et plus tard, au lycée, le grec ancien. C'était comme nager dans un bonheur intense car je comprenais ce que mes grands-parents m'avaient appris. Dans les livres il y a des personnes et on y lit l'histoire des hommes. Et il existe, au moins, deux façons de lire un livre : soit sur place, soit dans l'infinitésimal. Enfant, ce sont mes grands-parents qui m'ont, en quelque sorte, « anté-formée » à mon métier de psychanalyste. J'ai poursuivi mes études supérieures entre les facultés de Milan et Turin.

En 1979 il fallait choisir quoi faire et où aller : il fallait quitter un jardin quelque part pour se fixer dans un autre, bien réel. Le choix était entre psychologie, philosophie et histoire. J'ai commencé par la philosophie pour passer l'année suivante à l'histoire. J'ai cherché des facultés. Je souhaitais intégrer une faculté où on n'enseigne pas que l'histoire événementielle. Je voulais une histoire qui tenait compte d'une autre sorte de sujets.

Je suis allée à Turin, au département d'histoire sociale créée par Carlo Ginsburg et Giovanni Levi. Ils ont introduit l'anthropologie dans l'histoire et m'ont enseigné « l'importance de La Trace » ainsi que de sa vivacité. Ils m'ont aussi convaincue de la responsabilité envers la « Trace vivante ».

Pour écrire une thèse, qui constitue aujourd'hui un fonds d'archives à l'Alliance Israélite Universelle, à Paris, j'ai accepté d'étudier, durant une année, l'anthropologie à l'université de Londres sous la direction de Madame Vanessa Mayer. À la fin de cette année j'ai rejoint Paris comme thésarde entre les Archives Nationales et le séminaire d'histoire et pensée rabbinique du professeur émérite Gérard Nahon à l'École Pratique des Hautes Études Sorbonne Première.

Ma thèse, dirigée en Italie par Giovanni Levi, réunit deux archives sur « L'étude de quatre communautés juives italiennes à l'époque du consistoire et leurs stratégies familiales ». Je suis très reconnaissante à la pensée anthropologique anglaise de m'avoir permis « d'apprendre à voir ». À Paris, j'ai compris que, pour « devenir », je devais faire un travail sur moi. C'est une rencontre avec la psychanalyse et mon premier analyste, le Professeur Émérite Benjamin Stora qui m'a tout appris sur « comment accueillir l'autre et le voir ». La formation de Stora, d'ethnologue et psychanalyste, convenait à mon histoire. Il a fait émerger la question que je continue à développer dans ma démarche clinique quotidienne.

Pour moi la grossesse est aussi une transmission psychique du souvenir des grossesses. C'est donc une « mémoire du féminin ». C'est un des moments où on attribue sa place, ou pas, à l'enfant à venir. Quel rôle joue l'histoire des générations précédentes sur le développement psychique des enfants durant la grossesse ?

Donc : Quelle est la place des ancêtres dans l'équilibre psychique du sujet ?

Qui s'exile ?

Grâce à Stora je suis devenue psychanalyste parce que la psychanalyse m'a permis, dans ma propre histoire et dans mon travail, de considérer la notion d'irrationnel dans l'histoire de la construction de l'être humain. J'ai aussi compris ce que la psychanalyse représente pour moi : une rencontre entre la sagesse de l'esprit et une création psychique permanente pour laquelle la générosité de l'esprit occupe une place importante. Mais il faut la rencontre !

Parallèlement à mon analyse, je suis entrée en formation à Espace Analytique, Maison de Recherche Freudienne à Paris. (J'ai étudié durant sept ans et participé au séminaire sur la psychose du Docteur Pierre André Michel à l'hôpital Sainte-Anne, aux séminaires à l'Hôpital de la Salpêtrière sur le psychodrame enfantin dirigé par Patrick Delaroche. Pendant quatre ans, j'ai suivi le séminaire de Conrad Stein et j'y ai rencontré Fanny Colomenos qui m'a poussée à étudier la pensée de Sandor Ferenczi, un dialogue complexe et déterminant pour les textes Freudiens.

J'ai présenté, dans ces années 90, un projet de généalogie à l'O.S.E qui venait de créer le premier Espace pour les Enfants Cachés. Mon projet, accepté par les deux directions historique et médicale de l'époque, partait du principe que l'histoire est thérapeutique. D'où, l'importance de faire revivre l'histoire car, avant la Shoa il y a une vie.

Après quatre ans la Direction Médicale de l'OSE m'a appelée au Centre Edith Krensdorf (centre pilote pour la France sur les maladies dégénératives) pour créer un espace d'expression pour les survivants de la Shoa atteints de maladies neurologiques. J'ai pris en charge, cliniquement parlant, les personnes les plus fragiles atteintes d'aphasie partielle ou totale. L'aphasie m'a beaucoup appris sur le langage, ou mieux sur « l'écartement » d'une langue. L'étude de l'histoire du yiddish comme langue de fusion et « l'écartement » permettent de considérer dans une langue la fonction de la « perte dans la perte » et les restes de l'aphasie, non pas comme un manque, mais comme un « trop plein de ... ». La bouche est comme obstruée par les corps des disparus et la parole doit lentement se frayer un chemin parmi ceux-ci.

Il y a du monde dans l'aphasie. La rencontre de la pensée et de la clinique de Max Kohn a été décisive dans mon devenir en tant que psychanalyste. Elle a ouvert la question sur le pré analytique dans une cure. Je travaille avec lui depuis sept ans. C'est pour moi une véritable collaboration sur une pensée, sur le récit.

J'ai créé un cabinet d'analyste avec, avant tout, l'objectif de continuer à me questionner sur : « comment accueillir l'autre », ce qui n'est pas un acquis. Dans mon cabinet, je développe une particularité clinique : le suivi des femmes enceintes, particulièrement pour les grossesses, médicalisées. Je voudrais ajouter que :

Pendant cinq ans j'ai été traductrice affiliée au Consulat Général d'Italie à l'hôpital Gustave Roussy, hôpital de Villejuif, parmi les enfants malades. Au début des années 90, la France et l'Italie ont signé un accord d'échange de recherche clinique en oncologie la petite enfance. L'hôpital Roussy a créé un espace d'accueil pour les familles italiennes et leurs enfants en attente d'une transplantation du foie. C'est une intervention extrêmement longue et complexe, tant au point de vue chirurgical qu'humain. J'ai été choisie, pour le pôle médical du consulat dirigé à l'époque par le docteur Polli. Il fallait être capable de « tenir le coup » dans ce type de situation. À Roussy j'ai été confrontée à l'amputation, pas seulement à celle des autres mais aussi à la mienne. À celle du collectif juif auquel j'appartiens. Il y a, dans mon expérience à l'hôpital Roussy, du corps, du réel du corps, et de la possibilité que le corps puisse lâcher à n'importe quel moment et à n'importe quel âge. Je n'ai pas traduit que du médical, je pense avoir traduit un lien entre, au moins, trois mondes : celui de la médecine, celui des familles, et surtout le monde des enfants.

Alexandra Berghino est une psychanalyse praticienne à Espace Analytique qui a travaillé dix ans à l'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants), à la « Pause Café » avec les enfants cachés (1998 – 2004), et au centre Édith Krensdorff (2004 – 2014). Elle était responsable des survivants de la joie atteint d'aphasie et de maladies neurodégénératives. Elle a fondé la chorale des aphasiques (2004 – 2011) et mis au point une technique de chant basée uniquement sur les voyelles, pour ouvrir l'émotionnel, ce qui reste du lien de la parole collective. L'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants) a été créé en 1913 en Russie, à Saint-Pétersbourg, par les médecins de la communauté juive russe. C'était d'abord un centre d'accueil et de sauvetage des enfants survivants des pogroms. Dès 1940 L'OSE s'est organisée dans le cadre du comité de la rue Amelot qui aura le rôle de cacher les enfants juifs, pendant la guerre, afin d'éviter leur déportation. Après la guerre, L'OSE aura le rôle majeur d'accueillir et d'encadrer les familles sépharades après l'expulsion des pays du Maghreb.

